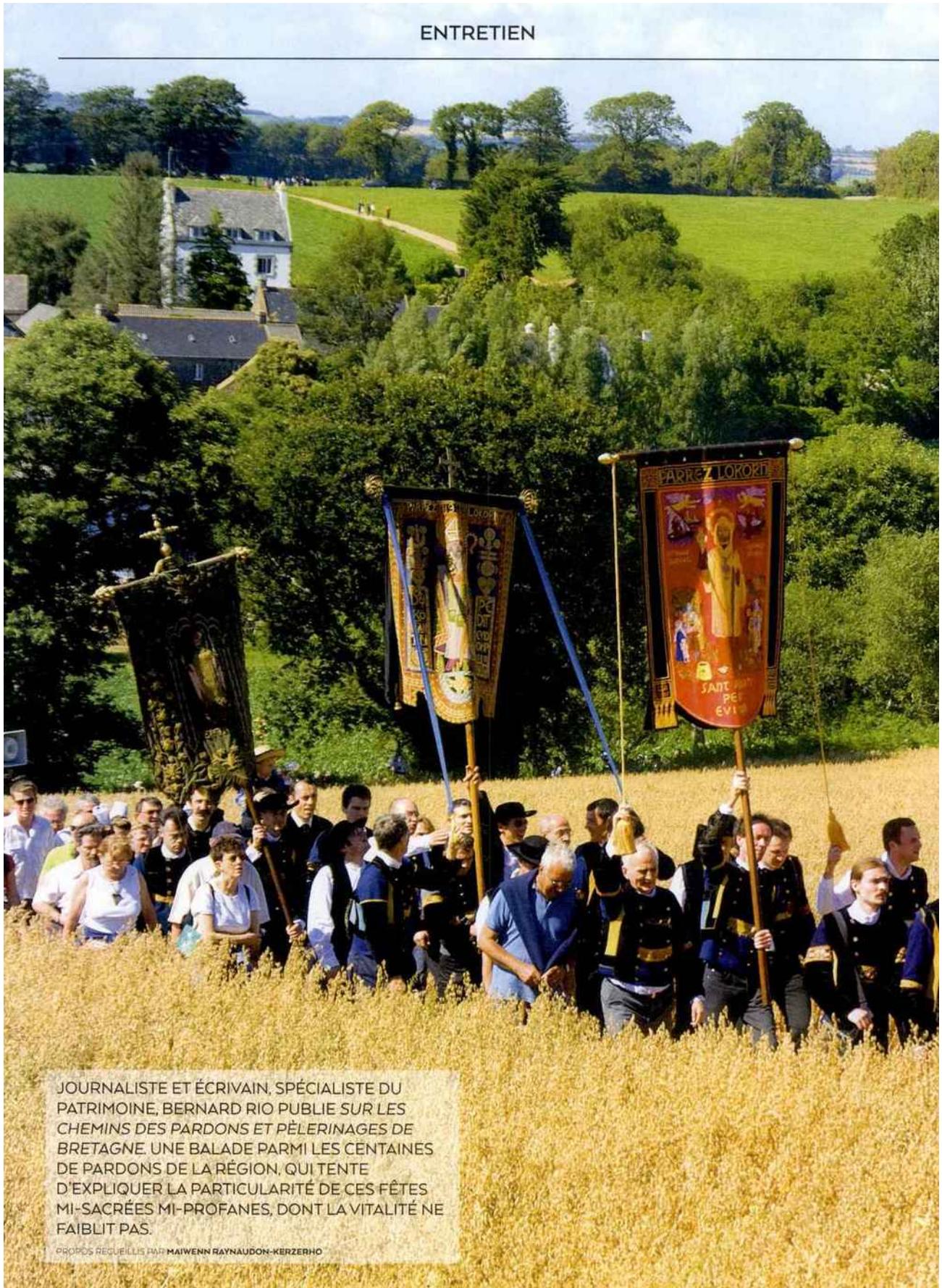




ENTRETIEN



JOURNALISTE ET ÉCRIVAIN, SPÉCIALISTE DU PATRIMOINE, BERNARD RIO PUBLIE SUR LES CHEMINS DES PARDONS ET PÈLERINAGES DE BRETAGNE. UNE BALADE PARMIS LES CENTAINES DE PARDONS DE LA RÉGION, QUI TENTE D'EXPLIQUER LA PARTICULARITÉ DE CES FÊTES MI-SACRÉES MI-PROFANES, DONT LA VITALITÉ NE FAIBLIT PAS.

PROPOS RECUEILLIS PAR MAIWENN RAYNAUDON-KERZERHO



BERNARD RIO

“LE PARDON EST À LA FOIS UNE MESSE ET UNE KERMESSE”

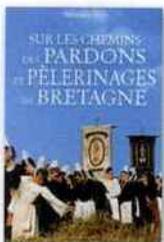




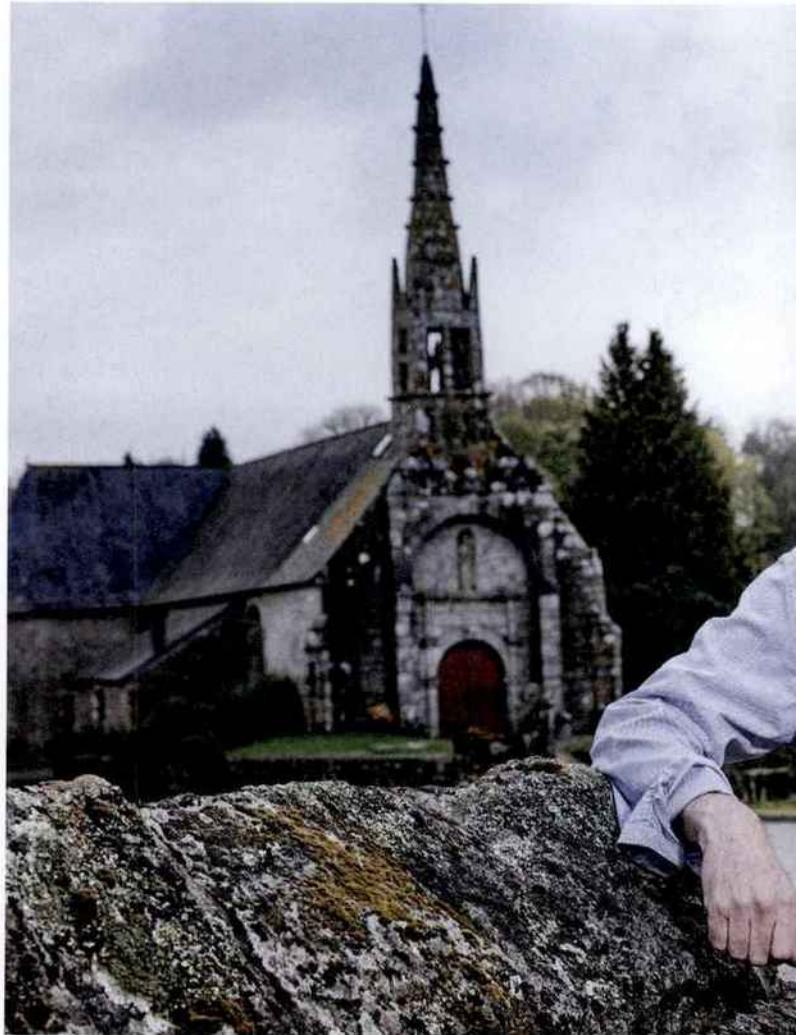
Le pardon du Folgoët à Lesneven, et sa belle légende de Salaun ar Foll, le pauvre d'esprit qui honorait la Vierge et dont la tombe s'orna d'un lys, où l'on pouvait lire, écrite en lettres d'or sur ses pétales, l'expression *Ave Maria*. La célèbre Grande Troménie de Locronan qui, tous les six ans, processionne sur pas moins de douze kilomètres à travers champs, bannières au vent. Le pardon des mystérieuses aboyeuses de Josselin, sans doute des épileptiques autrefois soignées miraculeusement. Les chevaux que l'on baigne à la fontaine de Notre-Dame de l'Isle à Gouelin ou le bétail que l'on bénit à Saint-Cornély à Carnac... Bernard Rio a parcouru - et continue à le faire - tous les pardons de Bretagne, du plus modeste rassemblement d'une centaine de personnes autour d'une petite chapelle au plus flamboyant, quand plusieurs milliers de croyants se retrouvent à Sainte-Anne-d'Auray ou au pardon de Saint-Yves à Tréguier. Le journaliste a tenté d'en percer la substance, de comprendre ce qui fait la particularité de ces assemblées, mi-sacrées mi-profanes, où buvette et messe vont de pair et où subsistent des rites antérieurs au christianisme.

Lui ne se considère pourtant pas comme catholique : "Je distingue l'Église et la religion. Je ne suis pas catholique pratiquant mais je me sens religieux. J'aime la part de mystère, la part merveilleuse, ce qui fait rêver". Il a écrit des dizaines de livres, qui explorent les étonnantes facettes de ce "christianisme celtique" dont la Bretagne est l'héritière : *Le Guide du Tro Breiz*, *Le Livre des saints bretons*, *Les Bretons et la mort...*

Dans *Sur les chemins des pardons et pèlerinages de Bretagne*, Bernard Rio explore le monde des pardons, cette spécificité bretonne dont la vitalité ne se dément pas. Alors que les églises se vident, les pardons continuent à rassembler. "Le pardon est encore un lieu de rencontre, de retrouvailles, un lieu où on partage le pain, où on boit, on danse, on prie. Dans une société de plus en plus individualiste, ce sont des beaux moments."



Sur les chemins des pardons et pèlerinages de Bretagne, Bernard Rio, Éditions Ouest-France, 320 p., 19,90 €



BRETONS : Les pardons sont-ils un phénomène spécifiquement breton ?

BERNARD RIO : Oui, aujourd'hui en tout cas. Le pardon est lié aux indulgences. On allait dans un sanctuaire indulgencié, Rumengol, Hennebont ou Quelven, par exemple. En se rendant à l'office, on bénéficiait d'une indulgence, d'une rémission de ses péchés. Par confusion et par facilité, tous les petits pèlerinages locaux sont devenus des pardons. Mais le véritable nom du pardon devrait être l'assemblée. Cette assemblée tient à la fois du profane et du religieux.

Ce mélange entre profane et religieux est ce qui caractérise le pardon ?

Oui. Si vous allez en Normandie, dans le Poitou, en Anjou, dans

les provinces riveraines de la Bretagne, vous n'avez pas ce phénomène. Bien sûr, vous aviez des Rogations, à la fin de l'hiver, des cérémonies chrétiennes de bénédiction des champs, aux racines préchrétiennes. Mais des pardons, non. Et le pardon est lié à une chapelle. La densité de chapelles en Bretagne fait sa particularité.

Une pour 12 km², écrivez-vous ?

Et il n'en reste que 30 %. Il y en avait le triple au 19^e siècle. Pour comprendre le pardon, il faut s'intéresser aux chapelles, et donc aux saints. Et pour s'intéresser aux saints, il faut s'intéresser



EMMANUEL PAIN

église paroissiale, et c'est tout. Parfois, il y a une chapelle, mais une chapelle privative de château. Là, on célèbre des saints très officiels du calendrier romain, les Apôtres et les martyrs. Avec, bien sûr, quelques exceptions. De l'autre côté, vous avez ces saints bretons, qui vont prendre possession du territoire.

Qui sont ces saints ?

Ces saints à la campagne, hommes seuls, ermites, vont attirer autour d'eux des fidèles, devenir des abbés, parfois même des évêques comme Corentin. On va construire des chapelles pour consacrer les lieux, et le pardon va devenir le rite de consécration du lieu, par les quatre éléments. Ce qui explique les rituels qu'on retrouve dans les pardons. Il y a d'abord le feu, avec l'allumage d'un bûcher. Avec parfois des anges pyrophores, comme ici dans la vallée du Blavet, Notre-Dame-des-Fleurs à Plouay, Crénéan à Ploerdut, Saint-Nicodème à Pluméliau, Quelven à Guern : un ange descend du clocher sur un filin pour aller allumer le bûcher. Aujourd'hui, c'est du folklore, mais il faut imaginer cette scène au 17^e siècle, alors qu'il n'y avait pas d'électricité : l'ange descend avec un flambeau à la nuit tombée, et il apporte le feu du Ciel sur Terre. Il allume ce bûcher de purification, qui purifie les hommes mais aussi le bétail...

Le deuxième élément, c'est l'eau : il n'y a pas de chapelle sans fontaine. On va processionner à la fontaine, faire une bénédiction, a minima plonger la hampe de la bannière ou de la croix dans la fontaine, pour relier l'eau de la Terre au Ciel. Là encore, c'est un schéma préchrétien.

Ensuite, l'air, c'est les bannières. Quel que soit le temps, qu'il pleuve ou qu'il vente, on processionne avec les bannières. À plein vent.

Et enfin, la terre : le fait de marcher, a minima en faisant le tour de la chapelle, dans le sens solaire, généralement trois fois, et a maxima, comme à Locronan, où la procession fait le tour du territoire du saint, sur douze kilomètres.

Ces saints, expliquez-vous, sont des nobles ?

Le saint originel, qui n'était saint que par la volonté populaire, était probablement plutôt un chef de clan. Contrairement au monde gallo-romain où les premiers saints, les premiers martyrs, sont des plébéiens, des fils du peuple voire même des esclaves, dans le monde celtique, ce sont des princes et des princesses. Saint Efflamm quitte l'Irlande parce qu'il ne veut pas être roi. Nos saints bretons sont des princes. Pendant ces 700 ans de migration – une durée énorme, qui implique des relations constantes entre le monde insulaire et le monde continental – on a peine à imaginer qu'un fils ou une fille de roi puisse traverser la Manche seul, sur un *curragh* (bateau léger irlandais, ndlr) ou une barque de pierre... Non, ils viennent avec leurs serviteurs. L'Armorique étant dépeuplée, ils ont pris possession des lieux. Les rites de pardon rappellent la prise de possession des lieux, selon des modèles de sacralisation.

Avec un phénomène de confusion entre ces saints et des divinités antérieures...

C'est un véritable salmigondis. Les historiens des religions et les universitaires, depuis des siècles, se perdent en conjectures pour savoir qui est qui. En plus, on a des homonymies. Le saint Patern de Vannes a son équivalent Gallois, alors que c'est un Breton armoricain, un Gallo-Romain, et que le Gallois est un Celte. On retrouve pourtant dans leur vie des épisodes semblables... On identifie aussi trois saints Caradec. Saint Nonna de Logonna-Daoulas a son pendant

à l'histoire. Elle commence au 3^e siècle, avec les premières migrations de saints insulaires. Tout ce qui est à l'ouest d'une ligne allant du Mont-Saint-Michel jusqu'à l'estuaire de la Loire, c'est le pays des pardons. À l'Est, ça ne l'est plus. Même s'il y a toujours quelques exceptions... Cela correspond à la christianisation de la Bretagne par le monde insulaire, par les Grands-Bretons et les Irlandais. Et de l'autre côté, la christianisation a été faite par l'évêché de Tours, elle est gallo-romaine. Ce qui va donner deux structures différentes : à l'Est, sur les marches orientales de la Bretagne, le pays de Fougères, de Rennes, de Vitry, de Châteaubriant et une partie du Pays nantais, vous avez une

à Logonna-lès-Quimerç'h, mais aussi dans le Pays Bigouden. L'un s'appelle Nonna, l'autre Mona, l'autre Onna. Et finalement, ces trois saints bretons sont identiques, sont le même personnage, qui vient probablement d'Irlande, où il est saint Munna. Sauf qu'en Irlande, on a cinq saints Munna... On est dans le merveilleux, le fabuleux. La réalité historique n'a en réalité que peu d'importance. On est dans le même cas de figure que pour les personnages arthuriens. Le roi Arthur a certainement existé, c'est un personnage historique, mais ce que la littérature en a fait, c'est autre chose. Et le personnage de la littérature médiévale va récupérer des faits, des qualités, qui se rattachent à un monde antérieur au roi historique.

Ce qui fait que ces saints, les rites qui leur sont liés, vont être regardés avec méfiance par le clergé officiel, par les évêchés...

Depuis le début du christianisme, l'Église n'a jamais eu de ligne cohérente et intangible : le christianisme s'oppose et parfois compose. Après le concile Vatican II, certains prêtres ont purgé les églises de tout ce qui leur semblait superstitieux et païen. Ils n'avaient pas tort : le culte des reliques, des saints, les pardons relèvent d'une forme de paganisme. Mais ils avaient tort dans le sens où ce christianisme celtique tient justement dans ce mélange. C'est la même chose au Brésil, où le christianisme a digéré des pratiques qui ne sont pas chrétiennes. Le christianisme ne s'est pas installé en s'opposant mais en composant. C'est là où il a réussi.

C'est ce qui fait l'originalité du christianisme celtique, avec ses saints, ses chapelles, ses pardons. Les Bretons ne se rendent pas compte qu'ils ont tout conservé, plus que les Gallois, les Irlandais ou les Écossais. On a l'espace, avec notre maillage de chapelles, nos divinités, avec nos saints, et nos rites, avec les pardons. C'est fabuleux.



Le pardon, selon vous, n'est pas démodé, pas réduit au folklore. La preuve, il s'en crée de nouveaux, comme le pardon des motards à Porcaro, qui regroupe 20 000 motards !

Oui, et autant de spectateurs. C'est extraordinaire. Quand j'ai fait mon tour des pardons, j'étais parti du texte d'Anatole Le Braz en 1894, *Au pays des pardons*. L'écrivain y dit qu'il assiste à la fin de la Bretagne superstitieuse, que les pardons vont disparaître et qu'enfin les Lumières vont éclairer ce peuple. Force est de constater, un siècle plus tard, que non. La Bretagne s'est déchristianisée, comme toute la France. Néanmoins, nous sommes dans ce que le sociologue Michel Maffesoli nomme le christianisme sociologique. Même si on ne va pas à la messe, qu'on se dit anticlérical, on a conservé des codes de ce christianisme, de cette

société chrétienne, qui a organisé l'espace et le temps, qui a inculqué une morale. Les Bretons restent des chrétiens sociologiques même s'ils ne sont plus catholiques pratiquants. En ce sens, ils sont attachés à leur espace. Ce qui fait que même l'ouvrier rouge et anticlérical va donner un coup de main pour sauver la chapelle... Ça ne peut pas s'expliquer autrement que par la force de ce christianisme sociologique qui unit et rassemble. Le pardon, c'est ça. Si ce n'était qu'un office religieux, ça serait une messe. Si ce n'était qu'une fête profane, ça serait une kermesse. C'est un pardon, donc une messe et une kermesse. Quel que soit le pardon, il y a ceux qui assistent à la messe et ceux qui sont à la buvette. Mais il n'y a pas antinomie entre les deux.

Le 15 août dernier, j'ai assisté au pardon de Quelven. Ça faisait un moment que je n'y étais pas allé. À ma stupéfaction : plus de fête foraine, de buvette autour de la

Le pardon de Saint-Yves à Tréguier, où les reliques du saint sont portées en procession.



HERVÉ BONNÉ

place, de procession à la fontaine, d'allumage du bûcher, et la statue de Notre-Dame de Quelven n'est même pas sortie par le porche ouest. Ce n'était plus la fête, et bien sûr il y avait trois fois moins de monde. Le curé, qui considère que les forains n'ont rien à faire là, que c'est désagréable de célébrer la messe alors qu'il y a du monde à la buvette, a chassé les marchands du Temple ! Mais se prenant pour Jésus, il a éloigné la

les gens qui le font n'assistent pas aux offices. Pour ceux qui le font en individuel, c'est plus une randonnée, mais pas simplement une randonnée, c'est une démarche spirituelle. Si on veut faire une randonnée, on fait le GR 34. Le Tro Breiz induit une autre dé-

“QUEL QUE SOIT LE PARDON, IL Y A CEUX QUI ASSISTENT À LA MESSE ET CEUX QUI SONT À LA BUVETTE. MAIS IL N'Y A PAS ANTINOMIE ENTRE LES DEUX.”

foule, et il est en train de détruire le magnifique pardon de Quelven en pensant bien faire. Il n'a rien compris.

C'est aussi ce phénomène qui explique la renaissance du Tro Breiz ?

Complètement. J'ai édité un *Guide du Tro Breiz* il y a cinq ans et il est épuisé. Quand on achète un topoguide de randonnées, c'est pour les faire. On peut donc estimer qu'il y a au moins 5 000 personnes qui ont fait le Tro Breiz en individuel. On peut même penser qu'on peut doubler ce nombre, car on le fait rarement seul...

Le Tro Breiz, c'est une renaissance, c'est l'équivalent de Compostelle pour la Bretagne. Ça fonctionne sur le même schéma. Le pèlerinage collectif organisé par l'association est une marche essentiellement religieuse, même si tous

marche, même si on ne se sent pas catholique. Ce qui se passe en Bretagne est peut-être plus visible qu'ailleurs, parce que nous avons nos pardons, cette densité de chapelles et nos saints. Mais le phénomène est européen. Les gens se remettent à marcher partout vers les sanctuaires. C'est un véritable phénomène. Compostelle a été un déclencheur. Après avoir été à Compostelle, les gens souhaitent aller sur le pèlerinage de leurs ancêtres : Saint-Guilhem-le-Désert, Saint-Gilles-du-Gard, Rocamadour...

Car vous évoquez un besoin de spirituel, mais aussi de faire communauté et de s'attacher à un socle

culturel. Le pardon fait partie de la façon dont on fait vivre l'identité bretonne ?

Là où le pardon prospère, c'est là où il y a un esprit de communauté, où on conjugue ses forces pour travailler ensemble. La belle histoire du pardon de Porcaro est extraordinaire : l'abbé PrévotEAU a induit une nouvelle forme de pardon. Le pardon, c'est réunir la communauté : celle du village, traditionnellement. Là, c'est une autre communauté, qui n'est pas attachée à un lieu, qui est dispersée : la communauté des motards. L'abbé PrévotEAU a réussi à réunir cette communauté et à l'ancrer dans un lieu.

Certains me disent : Ce n'est pas un vrai pardon. Ah bon ? D'accord, la procession a lieu à moto, mais c'est une procession. D'accord, c'est un concert de rock le soir, mais c'est la fête ! On a tous les codes : la procession, la fête, les buvettes, l'office religieux, la bénédiction... Il y a cette notion de se retrouver, entre vivants et de se relier à - tous les mots sont autorisés - Dieu, le grand architecte de l'univers...

Et il y a ce phénomène de militants de la Libre pensée, comme à Hoëdic, qui s'opposent aux processions arguant que c'est une irruption du religieux dans le domaine public...

Ils n'ont rien compris. Ils se mettent au ban de la communauté. On n'est pas obligé d'y croire. D'ailleurs, les gens qui vont au pardon ne sont pas tous des croyants. Le principe de cette assemblée est de relever du profane et du sacré. S'installer à Hoëdic en méconnaissant l'histoire de l'île, ce qui a fait que cette communauté insulaire vive ensemble, et donner des leçons, c'est une attitude sectaire. Le sectaire, ce n'est pas celui qui processionne sur la voie publique, c'est celui qui ne veut pas voir. C'est une sorte de néocolonialisme. On vient avec son schéma de pensée et on veut obliger les autres à y adhérer. C'est un problème d'éducation. On arrive avec ses certitudes, ses vérités, et on ne veut pas les remettre en question. ●